

<b>Zeitschrift:</b>	Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
<b>Herausgeber:</b>	Musée d'art et d'histoire de Genève
<b>Band:</b>	43 (1995)
<b>Artikel:</b>	Un portraitiste genevois en Ecosse : Firmin Massot chez les comtes de Breadalbane, Octobre 1828 - Janvier 1829
<b>Autor:</b>	Louzier-Gentaz, Valérie
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-728611">https://doi.org/10.5169/seals-728611</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 20.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# UN PORTRAITISTE GENEVOIS EN ECOSSE: FIRMIN MASSOT CHEZ LES COMTES DE BREADALBANE, OCTOBRE 1828 - JANVIER 1829

Par Valérie Louzier-Gentaz

## REDÉCOUVRIR FIRMIN MASSOT (1766-1849)

Dès son arrivée à Londres, au printemps 1828, Firmin Massot fit le portrait de Mary Elizabeth Fox (fig. 1)<sup>1</sup>, fille cadette de Lord et Lady Holland<sup>2</sup>. Pour cette première commande outre-Manche, le portraitiste genevois sut saisir avec naturel la vivacité et l'esprit de son modèle. La jeune aristocrate anglaise en fut enchantée. Quelques mois plus tard en effet, après avoir posé pour Charles Robert Leslie<sup>3</sup>, Mary Elizabeth se confia en ces termes: «... I like Massot's [...] better. Leslie has taken a languid look, Massot a lively one [...] bursting with youthful spirits and health [...]»<sup>4</sup>. Ces quelques lignes, avec toute la spontanéité des mots choisis par leur auteur, sont un témoignage de ce qui fit l'indéniable succès de Firmin Massot auprès de ses contemporains, succès qui dépassa les frontières genevoises et ne fut jamais démenti tout au long de la vie du portraitiste.

Cette notoriété n'est malheureusement plus comprise aujourd'hui. C'est sans doute pourquoi aucune étude approfondie, aucun travail mené de façon scientifique n'ont été entrepris sur la vie et l'œuvre de Firmin Massot depuis 1904, date à laquelle Daniel Baud-Bovy effectua les dernières véritables recherches biographiques et iconographiques<sup>5</sup>. Toutefois – plus d'un siècle et demi plus tard – les confidences de Mary Elizabeth Fox peuvent nous aider à redécouvrir, et par là même à reconsiderer, cet artiste.

Mary Elizabeth Fox posa dans une robe blanche aux manches légères et bouffantes, sans bijoux ni accessoires dans les cheveux, telle qu'elle apparaissait vêtue et coiffée chaque jour. Sa mère, Lady Holland, écrivait en effet: «Mary ought always to appear in the evening in white, with her head unadorned»<sup>6</sup>. En quelques séances de pose, le peintre genevois sut comprendre la jeune femme et la portraitura donc simple et naturelle<sup>7</sup>, sur un léger fond de feuillage. La volonté de pénétrer l'âme de ses modèles est une des clefs de lecture de l'ensemble de l'œuvre de Firmin Massot. L'intelligence amicale qu'il établissait avec ses commanditaires lui permit de représenter avec beaucoup de naturel et de vivacité leur personnalité profonde. Ces caractéristiques de son art sont essentielles, et il nous a paru important, dans le cadre d'un des premiers articles sur le portraitiste depuis 1904, de les souligner et de dégager toute leur signification. L'œuvre de Firmin Massot n'est pas aussi simple qu'elle peut le paraître au premier regard, et



1.

Firmin Massot (1766-1849), *Portrait de Mary Elizabeth Fox, Lady Lilford (1806-1891)*, 1828. Huile sur toile, 30 x 24 cm. Collection privée (reproduit d'après une ancienne photographie, Londres, Witt Library).

doit, pour une bonne et juste compréhension, être abordée d'après des témoignages contemporains de l'artiste.

Nous ne pouvons mieux illustrer notre propos que par le récit et l'analyse du séjour en Ecosse qu'effectua le peintre chez les comtes de Breadalbane, à l'automne de l'année 1828. Nous connaissons cet épisode de sa vie grâce aux longues lettres qu'il écrivit à sa fille Adèle et à son amie et élève Amélie Munier-Romilly (1788-1875) tout au long des différentes étapes de son voyage en Grande-Bretagne<sup>8</sup>, grâce aussi à son carnet de voyage, précieusement conservé par ses descendants<sup>9</sup>. Ce carnet, qui complète heureusement les lettres, est à la fois carnet d'adresses, dictionnaire (des phrases usuelles sont écrites en anglais, souvent phonétiquement) et aussi parfois carnet de croquis. Ces



2.

Amélie Munier-Romilly (1788-1875), *Portrait de Firmin Massot*, 1812. Dessin à l'estompe. Localisation inconnue (reproduit d'après: Daniel Baud-Bovy, *Peintres genevois 1766-1849*, 2<sup>e</sup> série, Genève, 1904, p. 86).

manuscrits – parmi les rares que nous possédions aujourd’hui de Firmin Massot – dévoilent quelques réflexions personnelles du portraitiste sur son art.

Invité par les comtes de Breadalbane au château de Taymouth, au nord-ouest d’Edimbourg, l’artiste parcourt ainsi, à l’âge de soixante-deux ans, plusieurs milliers de kilomètres depuis Genève. Nous évoquerons tout d’abord les préparatifs du voyage en Grande-Bretagne à travers les liens qui unirent le portraitiste, et Genève d’une façon plus générale, aux Britanniques. Nous aborderons ensuite quelques-unes de ses étapes avant qu’il ne rejoigne l’Ecosse, puis le séjour même à Taymouth Castle, chez les Breadalbane. Nous présenterons enfin notre recherche des portraits peints pendant ces quatre mois et ses résultats, tout ceci dans la volonté affirmée de redécouvrir l’art du portrait tel que le concevait Firmin Massot.

## DE GENÈVE À EDIMBOURG

Firmin Massot voyagea tout au long de sa vie, rarement très loin ou très longtemps il est vrai, à la différence de celui qui fut l’un de ses maîtres, Jean-Etienne Liotard<sup>10</sup>. Il ne pouvait en effet abandonner longtemps son atelier où les commandes affluaient. Comme la plupart de ses compatriotes artistes, outre l’incontournable voyage en Italie qu’il effectua en 1787-1788, le portraitiste séjourna essentiellement en France, appelé par des commanditaires mais aussi comme ambassadeur de l’art genevois et membre de la Société des Arts de sa ville.

Le 31 mars 1828, un passeport lui est délivré à Genève «pour Londres par la France»<sup>11</sup>. Dans ses malles, il emporte de nombreuses lettres de recommandation, son «attirail de peintre» (ainsi qu’il le dit lui-même) et aussi quelques-unes de ses œuvres. Le voyage est long et s’effectue en voiture jusqu’à Paris tout d’abord, où Firmin Massot séjourne plusieurs jours. Il rend visite à des amis, des connaissances, et, comme nous l’apprend son carnet de voyage, fait des emplettes chez les marchands de couleurs les plus réputés de la ville, s’approvisionnant en pigments, en pinceaux et en crayons. L’étape suivante est la ville de Calais, rejointe en diligence. De là, le voyageur traverse la Manche puis, à bord du même bateau, remonte la Tamise jusqu’à Londres où il s’établit pour plusieurs semaines. Nous sommes aux environs du mois de mai 1828. L’arrivée à la douane de Londres est plutôt mouvementée:

«... nous débarcons du millieu d'une cohue poussés heurté de mil façons, surveillant mes effets de mon mieux repoussant ceux qui voulloit s'en emparer cela nous voila à la Douane, l'on appelle les passagers à tour de rôle la visite a été des plus sévère elle a duré 2 heures et demi, mon tour arrive le dernier je m'avance la mine je crois un peu allongée, le premier ballot que l'on ouvre se trouve celui des peintures, dont les chefs ont été si enchanté qu'ils n'ont pas permis quand ils on su que j'en étois l'auteur que lon visita la moindre chose, a peine ont ils entreouvert ma mâle [...]»<sup>12</sup>

A Londres, Firmin Massot rencontre Lady Breadalbane qui l'accueille de façon charmante et lui commande les portraits de sa fille cadette Mary et de son époux, le marquis de Chandos, ainsi que de leurs deux enfants. Les Breadalbane possèdent en effet, en plus de leur château en Ecosse, une maison à Londres, située au numéro 21 de Park Lane, à Hyde Park Corner<sup>13</sup>. Grâce à ses lettres de recommandation, le peintre obtient de nombreuses commandes de portraits et se voit obligé de prolonger son séjour londnien. Il renoue également avec son ami Jacques-Laurent Agasse (1767-1849) et la famille Chalon, et fait la connais-

sance de Sir Thomas Lawrence (1769-1830). Ce n'est que vers le mois de septembre qu'il poursuit son voyage vers Manchester et Liverpool où, là aussi, les commandes de portraits affluent.

Quelques semaines plus tard, Firmin Massot est en Ecosse. C'est la dernière étape de son voyage en Grande-Bretagne; loin de l'agitation londonienne, ce sera aussi son séjour le plus personnel. Invité «par les excellents Breadalbane, avec une vive instance», l'artiste est ravi: «J'abiterai ce fameux château, ou Vandeyk a tant travaillé»<sup>14</sup>. Il arrive ainsi au mois d'octobre 1828 au château de Taymouth, près d'Aberfeldy, au nord-ouest d'Edimbourg. Il y séjournera jusqu'au mois de janvier 1829.

## Des Ecossais à Genève

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Britanniques ont été séduits par la Suisse et plus particulièrement par Genève. Outre les affinités entre Britanniques et Genevois, n'oublions pas que Genève était une étape obligée du *Grand Tour* cher aux insulaires, avant la traversée des Alpes et le voyage en Italie. Les différents conflits entre l'Angleterre et la France ont interrompu la tradition du *Grand Tour* à plusieurs reprises à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. Napoléon Bonaparte se méfiait terriblement des Anglais mais aussi des Genevois, qu'il trouvait bien trop semblables. N'aurait-il pas déclaré en parlant de ces derniers: «Ils parlent trop bien anglais pour moi»<sup>15</sup>... Dès 1814, sitôt proclamée la défaite de Napoléon I<sup>r</sup>, les Britanniques semblent avoir déferlé sur le continent. Parmi ceux-ci, un jeune aristocrate écossais, John Campbell, fils du IV<sup>e</sup> comte de Breadalbane, qui séjourne en Suisse en 1817. Le jeune homme, alors Lord Glenorchy, est âgé de vingt et un ans.

Les liens entre les Breadalbane et Genève remontent apparemment à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque le père du jeune Campbell, prénommé lui aussi John, et son frère Colin furent envoyés en Suisse pour y parfaire leur éducation, accompagnés de leur précepteur Louis de Saussure<sup>16</sup>. En 1803, leur cousin et homonyme John Campbell, futur VII<sup>e</sup> duc d'Argyll, alors en villégiature à Coppet, accompagna vraisemblablement son amie M<sup>me</sup> de Staël chez Firmin Massot, pour lequel elle posait à l'époque<sup>17</sup>. Ainsi s'exprima-t-il en effet dans son journal:

«May 13th. Went at 2 o'clock to a portrait painter's where Madame de Staël was sitting for her picture. Afterwards went to a landscape painter whose style is very that of Noesmyth»<sup>18</sup>.

Pendant son séjour en Suisse, Lord Glenorchy adresse quelques lettres à sa famille, et ses courtes missives nous en

apprennent un peu plus sur son étape genevoise, pendant les mois d'octobre et novembre 1817<sup>19</sup>. A Genève, Lord Glenorchy s'ennuie. Il ne parle pas très bien français et ne rêve que de carrière politique à Edimbourg. Cependant, le jeune Ecossais est fort bien introduit dans la société de la petite ville, comme en témoignent les patronymes genevois figurant dans sa correspondance. Il cite ainsi les noms de Saladin, Pictet, Cazenove, De la Rive, Rigaud... Or, ces familles se trouvent être des commanditaires de Firmin Massot, depuis parfois déjà deux générations. Lord Glenorchy peut ainsi admirer chez ses hôtes les portraits d'Adélaïde et d'Auguste Saladin, de plusieurs Pictet, d'Ariane De la Rive, de François De la Rive-Rilliet, de M. et M<sup>me</sup> Marc-Louis Rigaud<sup>20</sup>...

C'est très certainement grâce à ces différentes relations que Lord Glenorchy fait la connaissance de Firmin Massot et qu'il pose devant lui en cet automne 1817<sup>21</sup>. Au cours de leurs conversations, le jeune commanditaire invite très vraisemblablement le peintre à venir séjourner en Grande-Bretagne. Il ne s'agit pas de la première invitation que reçoit Firmin Massot de la part de Britanniques en villégiature à Genève; de plus, ses amis genevois établis en Angleterre l'assurent depuis plusieurs années de nombreuses commandes outre-Manche. Mais ce n'est qu'en 1828 qu'il décide d'entreprendre son voyage en Grande-Bretagne. Son épouse, née Anne-Louise Mégevand, est décédée en 1825, et leur fille Adèle a depuis 1821 fondé elle-même une famille auprès de son mari, le baron suédois Jean-Jacques de Geer, dont elle a alors trois enfants. Ces circonstances familiales encouragent sans doute Firmin Massot à prendre la route.

## Les comtes de Breadalbane en 1828

C'est principalement à Taymouth Castle (fig. 3), au bord du Loch Tay, près du village de Kenmore, que résident le IV<sup>e</sup> comte de Breadalbane, John Campbell (1762-1834), et son épouse Mary, ainsi que deux de leurs trois enfants, John, que nous connaissons déjà, et Elizabeth. Leur fille cadette Mary a épousé en 1819 le marquis de Chandos et vit depuis près de Londres. John, Lord Glenorchy, a épousé en 1821 Eliza Baillie, fille de George Baillie of Jerviswood. Lady Elizabeth, l'aînée des enfants Breadalbane, est encore célibataire.

En 1828, les Breadalbane sont les plus grands propriétaires fonciers d'Ecosse et aussi les plus fortunés. Lord Breadalbane fit entièrement reconstruire Taymouth Castle dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, faisant appel aux architectes les plus prestigieux de Londres et d'Edimbourg, tels que John Atkinson, David Bryce, Elliot (architecte du Regent Bridge à Edimbourg), ainsi qu'en témoignent les archives fami-

liales<sup>22</sup>. Parallèlement les jardins furent également soigneusement aménagés. Ces travaux, d'une envergure considérable, s'étendirent sur plusieurs décennies. Ils ne furent entièrement terminés qu'en 1842, année où la reine Victoria et son époux le prince Albert – alors en voyage de noces – s'y arrêtèrent quelques jours. La chambre qui leur fut destinée est encore ornée de médaillons aux initiales V et A entrelacées. La renommée de Taymouth Castle était telle que l'on sollicitait comme une immense faveur de venir le visiter de toute l'Europe. Ce que fit le baron James de Rothschild dans une lettre adressée le 22 août 1843 au nouveau Lord Breadalbane, lui demandant la permission de venir admirer son «magnifique domaine»<sup>23</sup>.

La fortune des Breadalbane leur permit d'être parfois mécènes. Firmin Massot mentionne ainsi la présence du peintre Van Dyck à Taymouth Castle au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Non seulement les Breadalbane achetèrent volontiers au fil des siècles des œuvres à des artistes de toute l'Europe, mais ils

les firent aussi venir et les accueillirent pendant parfois plusieurs mois. Antoine Van Dyck<sup>25</sup> est très certainement l'un des artistes les plus prestigieux ayant séjourné à Taymouth Castle, d'où la fierté du portraitiste genevois devant l'invitation qui lui est faite, deux siècles plus tard.

### **Firmin Massot chez les comtes de Breadalbane**

Dès son arrivée, Firmin Massot prend part à la vie familiale des Breadalbane. Il écrit à sa fille Adèle:

«... tu n'as pas d'idée comme ma santé s'est fortifiée; pense que malgré toutes les contrariétés et l'ennuie que j'ai éprouvé; je n'ai pas eu un moment de malaise cependant j'ai travaillé plus qu'en aucun temps de ma jeunesse, je dois je crois les bonne fonctions de mon estomac, à la tempérance que je me suis prescrite, car malgré toutes les Venaisons les foisans et les Perdrix, ainsi que tous les poissons d'eau douce et de mer, je vis comme chez moi,



3.  
Vue de Taymouth Castle, Kenmore, Pertshire.

j'ai demandé et obtenu des B. de vivre à ma guise, et quand j'ai mangés ce qu'il me faut, je quitte la table et vais à mes affaires ou me promener je suis ici parfaitement à mon aise et ils m'en savent grés j'ai en verite bien du bonheur d'avoir rencontré jusqu'ici que des gens d'un vrai mérite, et plain de bienveillense pour moi [...].»<sup>26</sup>

Ainsi, tout en partageant la vie quotidienne de ses hôtes, le peintre a le loisir de mener une existence assez indépendante. De longues promenades lui permettent de découvrir «la plus belle partie de l'Ecosse»:

«... une autre bonne fortune, c'est qu'il a fait ici constamment beaux temp aussi je me promène, c'est a dire je fais fréquenment des courses de 2. et 3. lieux, et même au Clair de lunne, pour peu que la natture eut mis de poesie dans mon être j'aurrois été inspire des plus beaux verse du monde Lady Elizabeth m'accompagne souvent elle marche comme une montagnarde Ecossaise [...].»<sup>27</sup>

Les échanges de cadeaux et l'évocation de projets pour l'avenir sont nombreux. Lady Elizabeth destine un plaid de son clan à Adèle:

«... elle y met pour condition que tu t'en servira ici pour des courses avec elle dans ces magnifiques contrées. Lord G. invite aussi ton mary à venir chasser le chevreuil et le serf»<sup>28</sup>.

Et s'adressant une autre fois à Amélie Munier-Romilly:

«... quand au bonnet Ecossais, Lady Elisabeth, m'a conjuré de lui permettre que ce fut elle qui vous l'envoye avec je ne sai qu'elle parure du pays, vous lui revaudrez cela par un petit échantillion de dessin, Lady Breadalbane se propose de vous demander quelques compositions, elle vous en verra quelques sujets que vous méditez à loisir.»<sup>29</sup>

Firmin Massot note encore dans son carnet de voyage: «a Edimbourg acheter des poupees habillées en paysannes Ecossaises», et plus haut, pour mémoire, «Les vers de Dusin sur le Mont Blanc pour Lady Elisabeth Campbell».

Mais le peintre est aussi là pour travailler! Les Breadalbane lui ont confié l'exécution de cinq portraits, ainsi que la restauration des peintures du château.

### Une commande de cinq portraits

Les Breadalbane ont tout d'abord commandé à Firmin Massot trois portraits en buste, ainsi qu'il l'écrit au mois de septembre 1828: «je ferois là 3. bustes»<sup>30</sup>. Puis, une fois le

peintre en Ecosse, deux portraits supplémentaires lui sont demandés, une lettre qu'il envoie de Taymouth Castle au mois d'octobre annonçant: «mes 5 portroits cheminent bien»<sup>31</sup>.

Dans sa correspondance, Firmin Massot parle du portrait de Lady Glenorchy, la jeune épouse de Lord Glenorchy:

«... celui de Lady Gl. m'a pris beaucoup de temps vu les changemens d'atitude et de robe que l'on m'a fait faire, [et vu que] l'état de sa santé ne lui permet pas de me donner des sceances assez longues.»<sup>32</sup>

Il évoque aussi le portrait de Lady Elizabeth:

«... a propos cette aimable demoiselle se croyoit très laide l'on a eu beaucoup de peine à la faire consentir à poser pour son portroit, et j'en ai fait un portroit si agréable et si piquant, qu'elle n'en revenoit pas; ce lui a gagné le cœur [...].»<sup>33</sup>

Au mois de décembre, il note avec contentement:

«J'ai enfin terminé mes portroits à la grand satisfaction des Breadalbanes, celui sur tout de ma confidante Milady Elisabeth, est réellement un bel ouvrage, tout ce que j'ai fait jusqu'a present sont de froides platiitudes à côté [...].»<sup>34</sup>

### La restauration des peintures de Taymouth Castle

Alors qu'il portraiture la famille Breadalbane, Firmin Massot se voit confier une autre tâche importante: la restauration de la collection de peintures de Taymouth Castle. Les Breadalbane, nous l'avons vu plus haut, étaient non seulement les plus grands propriétaires fonciers d'Ecosse, mais également amateurs d'art et collectionneurs. L'artiste genevois relate ainsi: «je me suis régale à loisir des Vandeyk des Gurchins des Guides et des Titiens». Cette lourde responsabilité le transporte de joie et de fierté, il est enchanté de côtoyer de très près des œuvres de maîtres hollandais et italiens:

«... j'ai entrepris une grande tâche, c'est la restauration des superbes tableaux que renferme ce chateau, ils étoient telment encroutés de fumées de charbons et de vernis noire, qu'on ne les voyois presque plus. J'ai réussi parfaitement et sans la moindre altération, au grand ravissement de la famille B. Cette occupation m'a pris tous les momens de vide et m'a préservé de l'ennu, j'ai d'ailleurs eu infiniment de plaisir à récussiter ces chefs d'œuvres, je me suis régale à loisir des Vandeyk des Gurchins des Guides et des Titiens, he bien te le dirois je je me suis dit tout en les admirant anche jo son Pictore [...].»<sup>35</sup>

En plus de ses cinq portraits et de la restauration de la collection Breadalbane, Firmin Massot parle encore de passer quelques jours chez le duc d'Argyll<sup>36</sup>, «pour terminer ma belle Ecossaise»<sup>37</sup>. Cette appellation mystérieuse et un peu familière ne nous livre malheureusement pas l'identité du modèle. Ce n'est sans doute pas une personne de la famille du duc d'Argyll. S'agit-il plutôt d'une domestique ou d'une paysanne travaillant pour celui-ci?<sup>38</sup>

### Le retour à Genève

Ce séjour en Ecosse fut malheureusement écourté de façon inattendue. Le portraitiste reçut en effet la nouvelle de la mort de son gendre, le baron Jean-Jacques de Geer, survenue subitement au mois de janvier 1829. De constitution délicate, le baron de Geer était souffrant depuis quelque temps. Au mois de septembre déjà, Firmin Massot s'en inquiétait : «Adelle dans sa dernière lettre m'avait parlé de la fièvre de son mari et de son extrême faiblesse [...]»<sup>39</sup>. Il rentre de ce fait bien vite à Genève auprès de sa fille Adèle, enceinte de trois mois, et de ses trois petits-enfants, âgés respectivement de six, trois et deux ans.

Quels furent ensuite les liens entre le portraitiste genevois et la famille Breadalbane ? Il semble que, de loin en loin, une correspondance fut maintenue. Firmin Massot apprit ainsi le mariage, en 1831, de Lady Elizabeth avec Sir John Pringle. En 1836, Amélie Munier-Romilly entreprit à son tour le voyage en Grande-Bretagne. Une lettre que le peintre adressa alors à son amie témoigne de l'intérêt qu'il continuait à porter à ses hôtes écossais :

«J'aimerois bien savoir des nouvelles des Breadalbane, savoir si leur fille Lady Glenorquis est mère, comment va le mariage de Lady Elisabeth, si vous saviez comme ils ont été bons pour moi.»<sup>40</sup>

### A LA RECHERCHE DES PORTRAITS BREADALBANE

A soixante-deux ans, Firmin Massot est encore au sommet de son art. Son inquiétude, ses doutes, les remises en question lors de chaque nouvelle commande de portrait ont visiblement fait place à une certaine sérénité. Les voyages l'ont toujours passionné, et, en homme curieux de son époque et de ses contemporains, il n'a jamais cessé d'apprendre. Mais ce séjour en Grande-Bretagne est très certainement l'un des plus exaltants qu'il ait effectués.

Bien que loin des siens depuis plusieurs mois, dans un pays dont il maîtrise mal la langue, le peintre semble parfaitement heureux. Entouré de gens charmants, bienveillants et accueillants, qui préviennent le moindre de ses désirs, il

peut se consacrer pleinement à son art. C'est sans doute cette atmosphère paisible et délicate qui a permis la réalisation de quelques chefs-d'œuvre. Firmin Massot l'écrit lui-même, certains de ses portraits écossais sont parmi les meilleurs qu'il ait jamais peints. Le portraitiste est connu pour sa modestie et sa grande humilité face à son art, – une telle affirmation est donc tout à fait surprenante de sa part.

Pour toutes ces raisons, il était important et intéressant de tenter de retrouver les portraits de la famille Breadalbane.

### Les recherches antérieures

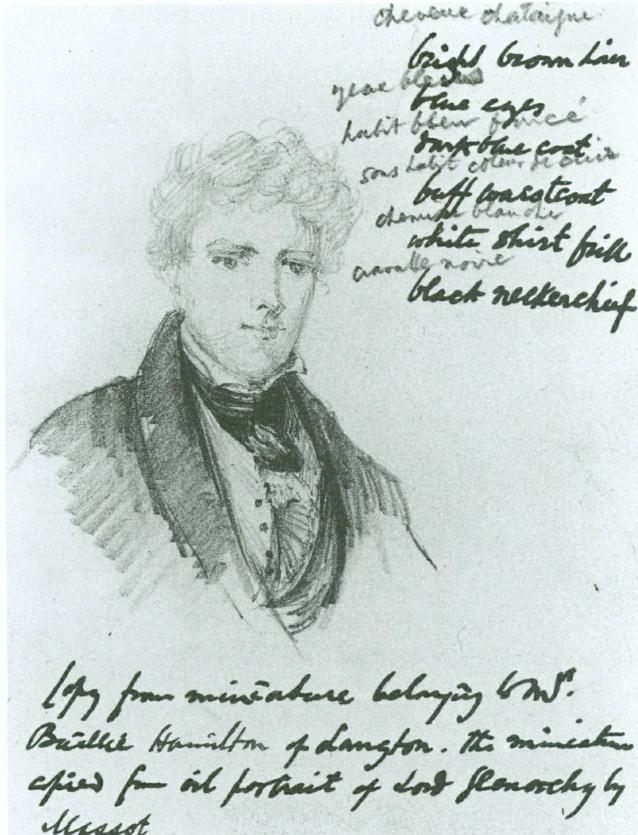
Lors de la préparation de son ouvrage sur les peintres genevois paru en 1904, et plus particulièrement pour sa biographie de Firmin Massot, Daniel Baud-Bovy s'était intéressé aux portraits Breadalbane. Ayant retrouvé une des filles de Lady Elizabeth, Mrs Robert Baillie-Hamilton (née Mary Gavin Pringle), qui résidait dans la demeure familiale de Langton<sup>41</sup>, il se fit décrire les Massot alors en sa possession.

Dans une lettre datée du 11 mai 1904, Mrs Baillie-Hamilton mentionna les portraits de sa mère et de son oncle, alors que celui-ci était encore Lord Glenorchy ; ces portraits étaient en pendants et leurs dimensions de 12 inches par 9,5, soit environ 30,5 par 24 cm. Pour plus de précision, elle joignit une esquisse du portrait de Lord Glenorchy, avec, annotées en marge, les couleurs des vêtements, des cheveux, des yeux (fig. 4)<sup>42</sup>... Daniel Baud-Bovy obtint aussi la description du portrait de Lady Elisabeth : elle avait posé assise, une guitare à la main, portant un «corsage décolleté en mousseline blanche coupée dans sa longueur de rubans noirs avec de longues manches bouffantes également coupées de noir».<sup>43</sup>

Un peu plus loin dans ses archives, Daniel Baud-Bovy nota la description d'un autre portrait de Lord Glenorchy par Firmin Massot en possession de Mrs Baillie-Hamilton, mesurant 29 par 23,5 inches, soit environ 74 par 60 cm :

«Il est assis sur un rocher, tient d'une main son fusil, pose l'autre sur son chien. Son chapeau tyrolien est à terre ; à son côté un domestique l'attend pour porter le gibier. Costume : sans habit ; grand col à la Byron, pantalons gris, bottes noires. Au fond un paysage [...] où paraît le Mont-Blanc. Töpffer a peut-être collaboré au tableau.»<sup>44</sup>

En ce qui concerne ce dernier portrait, nous pensons qu'il a été exécuté lors du séjour de Lord Glenorchy à Genève en 1817. La composition ainsi que les dimensions de l'œuvre sont propres aux années 1805-1815 : le modèle est représenté en pied, de préférence assis, avec un fond de paysage très élaboré. Une mise en scène est choisie, incluant la



4.

Croquis exécuté en 1904 par Mrs Robert Baillie-Hamilton d'après Firmin Massot, *Portrait de John Campbell*. Crayon, 11,4 x 8,9 cm. Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Département des manuscrits, Archives Daniel Baud-Bovy 185.

présence de personnages secondaires, d'animaux et de différents accessoires qui précisent la position sociale et les occupations favorites du modèle. Enfin, s'il y eut réellement collaboration d'Adam Töpffer pour le paysage, l'œuvre ne peut avoir été exécutée qu'à Genève.

#### La succession Breadalbane

Quatre-vingt-dix ans plus tard, que pouvait-on retirer des informations recueillies par Daniel Baud-Bovy? Mrs Baillie-Hamilton étant très certainement décédée, il fallait essayer de retrouver ses descendants. Depuis Genève, ce genre de recherche se révéla très difficile à mener. Avait-elle eut des enfants? Si oui, habitaient-ils toujours Langton? Peut-être avait-elle vendu ses portraits? Puis, Mrs Baillie-Hamilton n'avait en sa possession, en 1904, que deux des cinq portraits peints en Ecosse par Firmin Massot. Pour essayer d'en

savoir plus, nous n'avions d'autre ressource que celle de reconstruire l'arbre généalogique des Breadalbane depuis le séjour de Firmin Massot en 1828. Nous avons pour cela compulsé les *who's who* britanniques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Lord Glenorchy hérita des titres de V<sup>e</sup> comte et de second marquis de Breadalbane à la mort de son père, en 1834<sup>45</sup>; Lord et Lady Glenorchy n'eurent pas d'enfants. Sa sœur Lady Elizabeth épousa Sir John Pringle of Stitchell en 1831; ils eurent plusieurs filles. A la mort de Lord Glenorchy, survenue en 1862 à Lausanne, la succession des titres et des possessions Breadalbane suscita bien des convoitises et d'âpres discussions; elle passa finalement en 1867 à une branche cousine. Mais, dans les années 1920, n'ayant pas de descendants directs, le VII<sup>e</sup> comte de Breadalbane vendit aux enchères le château de Taymouth, ainsi que le domaine en parcelles (il n'y eut pas d'offre pour l'ensemble). Le titre de VIII<sup>e</sup> comte passa à une autre branche cousine, dont sont issus les Breadalbane d'aujourd'hui.

Nous avons d'abord entrepris de multiples recherches pour retrouver les descendants vivants des comtes de Breadalbane. Une lettre adressée au X<sup>e</sup> héritier du titre à Londres est malheureusement restée sans réponse. Une autre lettre, envoyée à l'actuel propriétaire de Taymouth Castle, nous a appris que le château se trouve désormais situé au centre d'un parcours de golf. L'aide des conservateurs des musées de Londres et d'Edimbourg, tout comme celle des archivistes, furent sollicitées, mais les informations obtenues par correspondance ne furent guère satisfaisantes. Une seule solution s'offrait alors: aller sur place.

#### Recherches de Genève à Edimbourg

A Londres, puis à Edimbourg, nous avons pu obtenir tout d'abord plus de précisions sur la famille des comtes de Breadalbane. Il ne reste effectivement qu'un héritier portant le titre de X<sup>e</sup> comte. Sérieusement blessé pendant la dernière guerre mondiale, il mène une vie marginale et vagabonde et ne possède plus vraiment de domicile fixe. Marié puis séparé, il n'a pas de descendance.

Une visite au château de Taymouth s'imposait. Les actuels propriétaires nous firent les honneurs de leur magnifique domaine. C'est leur grand-père qui acheta le château – vide – aux enchères, dans les années 1920.

La ville d'Edimbourg possède aujourd'hui les archives de la famille Breadalbane, dont les plus anciennes remontent au XIV<sup>e</sup> siècle. Mais ces archives, extrêmement volumineuses, retracent essentiellement l'historique de l'aménagement du château, ainsi que des jardins. Elles précisent la fortune

familiale et leur intérêt est donc surtout d'ordre économique. Peu de papiers personnels y figurent et rien concernant le séjour de Firmin Massot en Ecosse n'a pu être retrouvé.

En 1886, une partie de la collection Breadalbane fut dispersée par le VII<sup>e</sup> comte du nom, vendue en trois fois aux enchères chez Christie's à Londres<sup>46</sup>. Si les catalogues de ces trois ventes témoignent de la fabuleuse collection acquise au cours des siècles, où apparaissent les plus grands peintres européens, aucun portrait familial n'y est en revanche mentionné. Il semble donc que seules les œuvres des maîtres anciens aient été proposées à la vente. Qu'est-il advenu du reste de la collection?

Les conservateurs de la Scottish National Portrait Gallery et de la National Gallery of Scotland à Edimbourg ont pu ici apporter quelques informations. La collection personnelle de Lord Glenorchy, V<sup>e</sup> comte et second marquis de Breadalbane, comprenant un grand nombre de portraits familiaux, fut léguée à sa sœur Elizabeth en 1862. A la mort de celle-ci, survenue en 1878, c'est sa fille Mary Gavin Pringle, plus tard Mrs Robert Baillie-Hamilton, qui en hérita. Lorsque cette dernière mourut, sans enfants, en 1912, une liste de sa collection de peintures et dessins fut dressée à son domicile de Langton. Les descriptions des œuvres sont malheureusement laconiques, souvent incomplètes, et ne précisent jamais les dimensions des œuvres citées. Cet inventaire mentionne seulement deux portraits de Lord Glenorchy par Firmin Massot: l'un, situé alors dans le boudoir, est dit de forme ovale; l'autre, accroché dans les escaliers, est signalé sans autre précision. Dans cette longue liste, un autre portrait est répertorié comme: «small portrait of a Lady playing a guitar». S'agirait-il du portrait de Lady Elizabeth dont Mrs Baillie-Hamilton donna la description à Daniel Baud-Bovy?

Les possessions de Mrs Baillie-Hamilton furent transmises à sa sœur cadette Magdalen Breadalbane, Lady Harvey. L'héritier de cette dernière, Thomas George Breadalbane Morgan-Grenville-Gavin, s'en défit en totalité en 1925 chez Christie's à Londres, puis se sépara en 1926 de la maison de Langton. Nous avons consulté le catalogue de la vente qui eut lieu le 27 mars 1925, mais nous n'y avons rien trouvé concernant les portraits peints par Firmin Massot à Taymouth Castle.

En 1961, un autre inventaire de peintures et dessins fut dressé après le décès de la comtesse de Breadalbane, épouse du IX<sup>e</sup> comte et mère du X<sup>e</sup> comte du nom, à Invereil (Dirleton, East Lothian). Aucun portrait par Firmin Massot n'est mentionné. Cependant, deux portraits de Lord Glenorchy figurent dans l'inventaire. L'un est attribué à

J.M. Barclay, l'autre est simplement répertorié sous la mention «Scottish School».

Des recherches conduites en parallèle avec le Courtauld Institute of Art de Londres ont finalement permis de débrouiller une partie de cet imbroglio. Les archives iconographiques des musées d'Edimbourg n'ayant aucune référence concernant Firmin Massot, il a fallu les compulser par «sitters» ou «portraitureés». Et c'est là, dans le fichier de la famille Breadalbane, que nous avons retrouvé, sous forme d'une photographie en noir et blanc, un portrait peint par Firmin Massot à Taymouth Castle. Il s'agit de celui de Lord Glenorchy, curieusement répertorié sous la mention «Scottish School» (fig. 5)<sup>47</sup>. En comparant les numéros d'inventaire, nous avons pu vérifier qu'il s'agissait bien du portrait en possession de la comtesse de Breadalbane en 1961, mentionné ci-dessus sous l'attribution d'Ecole écossaise. Et c'est aussi, sans doute possible, le portrait qui appartenait à Mrs Baillie-Hamilton en 1904<sup>48</sup>.

Toutes ces recherches, rendues extrêmement difficiles par la complexité des différentes successions Breadalbane, par les croisements d'héritages d'une branche de la famille à une autre, par la dispersion des collections mises en ventes aux enchères, n'ont sans doute pas encore livré tous leurs fruits. Elles nous ont d'ores et déjà apporté la preuve que Firmin Massot ne signa pas les portraits exécutés à Taymouth Castle en 1828. Les commanditaires – ou leurs descendants – n'apportèrent pas non plus d'annotations personnelles au dos des œuvres, comme c'est parfois le cas. Leur attribution à Firmin Massot s'est donc perdue.

### **Le portrait de Lord Glenorchy (1796-1862)**

Le portrait de Lord Glenorchy est une huile sur bois de 12 par 9,5 inches, soit environ 30,5 par 24 cm. Le jeune homme est représenté en buste, assis, vêtu d'un habit de couleur bleu foncé, d'un gilet jaune clair<sup>49</sup>, d'une chemise à jabot blanche et d'une cravate nouée noire. Ses cheveux bouclés sont châtain et ses yeux sont bleus. Le fond est d'une grande simplicité, sans accessoires.

Si, en fonction du style, l'attribution de ce portrait à Firmin Massot ne fait aucun doute, des preuves plus concrètes établissent notre affirmation. Tout d'abord, en 1828, Firmin Massot mentionna bien spécifiquement dans ses lettres une commande de portraits en buste. Puis, les dimensions que Mrs Baillie-Hamilton indiqua en 1904 à Daniel Baud-Bovy coïncident avec celles du portrait présenté ici: 12 par 9,5 inches, dimensions d'ailleurs familières au peintre, qui privilégia toujours les petits formats pour ses portraits en buste. De même, le petit dessin que Mrs Baillie-Hamilton crayonna à l'intention de Daniel Baud-Bovy, reproduit le

5.

Firmin Massot, *Portrait de John Campbell, Lord Glenorchy* (1796-1862), 1828. Huile sur bois, 30,5 x 24 cm. Jadis collection comtesse Armorer Breadalbane, Inverail (reproduit d'après une ancienne photographie, Edimbourg, Scottish National Portrait Gallery, B 6894).



portrait retrouvé. Enfin, en 1828, Lord Glenorchy avait trente-deux ans, ce qui correspond à l'âge du modèle.

#### **L'art du portrait selon Firmin Massot**

Firmin Massot a choisi pour son modèle une pose naturelle et sans affectation, le buste légèrement tourné vers la droite afin d'effacer toute solennité, rappelant en cela la pose choisie pour les portraits de George Prevost et de Rodolphe Töpffer<sup>50</sup>. Vêtu fort simplement, à la mode des années 1820, Lord Glenorchy ne se distingue en rien d'un jeune Genevois. Une composition d'une grande sobriété, soutenue par un fond lisse et uniforme, rend le modèle extrêmement proche du spectateur et focalise son regard sur le visage du jeune Ecossais.

Cette volonté de concentrer l'intérêt sur le visage du modèle – l'œil ne devant pas être distrait par la présence d'accessoires ou par un fond chargé –, cette façon de concevoir le portrait, remonte chez Firmin Massot à plusieurs années. Il mena en effet, tout au long de sa carrière, une réflexion sur son art qui fit évoluer sa manière d'aborder le portrait.

C'est ce que nous pouvons affirmer aujourd'hui, après plusieurs années de recherches qui nous permettent de disposer d'une bonne vue d'ensemble de son œuvre, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1835-1840.

Attentif à son époque et à ses progrès, mais aussi soucieux d'une grande perfection dans son art, Firmin Massot a suivi l'évolution du portrait chez ses contemporains anglais et français, tout en poursuivant une réflexion personnelle. Jusque dans les années 1815-1820, il privilégie les fonds de paysage et les accessoires qui font directement référence à la position sociale du modèle, éventuellement à ses occupations. Cette conception traditionnelle rend compte de l'influence du portrait anglais tel que celui-ci s'affirme chez Lawrence à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, et auparavant chez Reynolds et Gainsborough. C'est à partir des années 1820 que Firmin Massot montre une volonté de sobriété allant de pair avec une approche plus psychologique du portrait. Il se focalise alors sur le visage de son modèle; le fond devient presque uniforme, les accessoires disparaissent. A Londres, c'est Raeburn qui prône cette nouvelle attitude, qu'il met en pratique dès les années

1810. A Paris, Ingres insiste aussi sur l'expression de l'individualité du modèle.

Chez Firmin Massot toutefois, lorsqu'il s'agit d'une commande et que le modèle est une femme, quelques accessoires sont encore présents et les fonds souvent légèrement travaillés. Que l'on repense au portrait de Lady Elisabeth tel qu'il nous a été décrit par sa fille, où la jeune Ecossaise pose une guitare à la main, ou encore au portrait de Mary Elizabeth Fox (fig. 1), dont un léger feuillage anime le fond. Sans doute le peintre pensait-il qu'une trop grande simplicité ne convenait pas toujours à la beauté féminine.

Lord Glenorchy apparaît ici comme un homme séduisant et distingué, au caractère fort et volontaire, à l'intelligence vive et bienveillante. Ses yeux malicieux et son regard déterminé, son demi-sourire semblent d'ailleurs s'adresser plus au portraitiste qu'à tout autre, et témoignent de l'indéniable et affectueuse amitié qui naquit entre les deux hommes. Contrastant avec la sobriété de la composition, l'originalité du visage exprime fortement le caractère et révèle ainsi chez l'aristocrate écossais une certaine ambition, son ambition politique peut-être<sup>51</sup>... Firmin Massot ne voulut cependant pas situer socialement son modèle, mais au contraire le présenter sans fards. Le portraitiste souhaita montrer avant tout la jeunesse, la beauté, et une richesse intellectuelle bien plus que matérielle.

## EN GUISE DE CONCLUSION

Le portrait de Lord Glenorchy est tout à fait significatif dans l'œuvre de Firmin Massot, puisqu'il exprime très concrètement l'aboutissement des réflexions menées par l'artiste dès les années 1820. Cette peinture possède en effet la spontanéité et la liberté que le portraitiste sut mettre dans ses œuvres, alliées à une juste approche psychologique et à une délicate sobriété. Le portrait de Lord Glenorchy, tout comme celui de Mary Elizabeth Fox, illustre magnifiquement ce qui a fait le succès du portraitiste auprès de ses contemporains. Il offrait à ses commanditaires une image d'eux-mêmes proche et naturelle, dans laquelle ils aimaient se retrouver. Les liens francs qu'il établissait avec ses modèles favorisèrent très certainement son approche fine et sensible de l'art du portrait.

Nous comprenons aujourd'hui que ce sont toutes ces raisons qui firent la renommée européenne du portraitiste genevois. Souhaitons que cette vision réhabilitée de l'œuvre et de la personnalité de Firmin Massot permette désormais une plus juste compréhension de son art tel qu'il le concevait, mais aussi tel que l'appréciaient nos ancêtres de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Notes:

- 1 «... Mr Dumont a été très bon pour moi, il a fait voir chez Lady Lansdove mes peintures, ce qui m'a valu le portrait de Melle Fox, fille du Lord Holand [...].» Lettre de Firmin Massot à sa fille Adèle, Londres, juin 1828. Bibliothèque publique et universitaire, Genève (désormais BPU). D.O. 1945/35.
- 2 Mary Elizabeth Fox (1806-1891) était fille de Henry Richard Vassall Fox (1773-1840), troisième Lord Holland, baron Holland of Holland, et d'Elizabeth née Vassall (1770-1845). Elle épousa en 1830 Thomas Atherton, troisième baron Ilford.
- 3 Ce portrait fut exécuté à l'automne 1828. Charles Robert Leslie (1794-1859), portraitiste d'origine américaine, fit également le portrait de Lord Holland au mois de mai 1829. Cf. The Earl of ILCHESTER, *Chronicles of Holland House 1820-1900*, Londres, 1937, p. 106.
- 4 *Ibid.*
- 5 Daniel BAUD-BOVY, *Peintres Genevois 1766-1849*, 2<sup>e</sup> série, Genève, 1904, pp. 65-88. On ne relève auparavant que quelques rares écrits sur Firmin Massot. En 1847, Jean-Jacques Rigaud réalisa une interview du portraitiste dont il tira une courte notice pour son ouvrage *Renseignements sur les beaux-arts à Genève*, paru en 1849. Suivirent deux nécrologies: la première fut publiée par le pasteur David Munier dans le *Journal de Genève* du 19 mai 1849; la seconde fut lue, au mois de juillet de la même année, par le professeur Auguste De la Rive lors de l'assemblée générale de la Société des Arts. En 1860, Charles DuBois publia une courte étude sur la vie et l'œuvre du portraitiste à l'occasion de la première exposition qui lui fut consacrée. Depuis 1904, plusieurs auteurs se sont inspirés de ces différents écrits pour évoquer Firmin Massot et son œuvre dans des ouvrages généraux sur l'Ecole de peinture genevoise ou sur la peinture suisse. Ces «biographies» successives n'ont que rarement apporté des faits nouveaux (et dans ce cas sans préciser leurs sources) et n'ont jamais vérifié ni enrichi les écrits précédents avec la rigueur scientifique requise; d'où la répétition de certaines inexactitudes à travers plus d'un siècle et le développement d'informations contradictoires.
- 6 The Earl of ILCHESTER, *op. cit.*, p. 106.
- 7 Parlant de son portrait par Leslie, qui préféra quant à lui une certaine mise en scène et la présence d'un perroquet vert sur le poignet de son modèle, Mary Elizabeth Fox qualifia l'œuvre de «fancy picture»: «fancy, I call it, only because not in a every day dress». The Earl of ILCHESTER, *op. cit.*, p. 106.
- 8 BPU, Département des manuscrits.
- 9 Qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance pour nous avoir permis de consulter ce manuscrit.
- 10 C'est la conclusion à laquelle nous ont amenée des recherches que nous publierons bientôt.
- 11 Archives d'Etat de Genève. Chancellerie Ab 21, n° 1695.
- 12 Lettre de Firmin Massot à sa fille Adèle, source citée.
- 13 Les adresses des Breadalbane figurent à plusieurs reprises dans le carnet de voyage de Firmin Massot.
- 14 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, septembre 1828. BPU. Ms. fr. 1232, ff. 163-164.
- 15 Cf. Louis SIMOND, *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818 et 1819*, Paris, 1824, t. I, p. 367: «Bonaparte, qui n'aimait pas les Genevois, a une fois dit en parlant d'eux: *Ils parlent trop bien anglais pour moi*».
- 16 Scottish Record Office, Edimbourg. Breadalbane Papers.

17 Le futur VII<sup>e</sup> duc d'Argyll illustra un épisode mouvementé de la vie de M<sup>me</sup> de Staél. En effet, durant l'intervalle de paix de 1802-1803 entre la France et l'Angleterre, Genève compa-ta dans ses murs un grand nombre de Britanniques. M<sup>me</sup> de Staél accueillit ainsi à Coppet le jeune aristocrate et s'en serait épriue. Le prenant sous sa protection, elle le cacha même lorsqu'une reprise de la guerre avec l'Angleterre parut imminente.

18 Danielle JOHNSON-COUSIN, «Un air «écossais» dans la vie de M<sup>me</sup> de Staél, extraits inédits du «journal» de Lord John Campbell», dans: *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, janvier-février 1983, 83<sup>e</sup> année, n° 1, pp. 81-116.

M<sup>me</sup> de Staél posa pour Firmin Massot à plusieurs reprises, il est donc très vraisemblable qu'il s'agisse ici du portraitiste genevois. La visite qu'ils firent ensuite à un peintre de paysages tend à confirmer cette hypothèse: en effet, en 1803, Adam Töpffer avait son atelier à la Bourse française, à côté de celui de son ami Firmin Massot.

19 Scottish Record Office, Edimbourg. Breadalbane Papers, GD 112/74.

20 Les portraits d'Adélaïde Saladin (vers 1810-1815), d'Auguste Saladin (vers 1815-1820) et de M. et M<sup>me</sup> Marc-Louis Rigaud (vers 1805-1810) appartiennent aujourd'hui à des collections particulières. Les portraits d'Ariane de la Rive (1809) et de François de la Rive-Rilliet (vers 1805-1810) sont conservés au Musée d'art et d'histoire de Genève, Inv. CR 102, CR 103. Cf. Valérie LOUZIER-GENTAZ, *Vie et œuvre de Firmin Massot, portraitiste genevois (1766-1849)*, mémoire de Maîtrise, sous la direction des professeurs Daniel Ternois (Paris) et Marcel Roethlisberger (Genève), Faculté d'histoire de l'art de l'Université de Paris I, 1991. Pour les œuvres conservées au Musée d'art et d'histoire, cf. Danielle BUVSSENS, *Peintures et pastels de l'ancienne école genevoise, XII<sup>e</sup> - début XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, 1988, *passim*.

21 Voir ci-dessous, la partie intitulée «Les recherches antérieures».

22 Rev. William A. GILLIES, *In Famed Breadalbane*, Perth, 1938, pp. 205-206.

23 Scottish Record Office, Edimbourg. Breadalbane Papers, GD 112/74.47.36.

24 La présence de peintres hollandais en Ecosse ne doit pas surprendre. L'influence des Pays-Bas sur l'Ecosse fut notable en effet dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Edimbourg était reliée aux plus grands ports hollandais et les échanges commerciaux, financiers mais aussi artistiques étaient nombreux et importants. Les peintres hollandais furent très appréciés des collectionneurs et amateurs d'art écossais, qui n'hésitèrent pas à leur commander des œuvres et à les faire venir. Le nombre important d'œuvres hollandaises dans les grandes collections écossaises ainsi que l'influence de l'art des Pays-Bas sur l'art écossais ont fait l'objet d'une étude passionnante, il y a trois ans, par Julia LLOYD WILLIAMS, conservatrice à la National Gallery of Scotland à Edimbourg, *Dutch Art and Scotland, A Reflection of Taste*, 1992.

25 Antoine Van Dyck (Anvers 1599 - Londres 1641) s'établit définitivement en Angleterre dès 1632.

26 Lettre de Firmin Massot à sa fille Adèle et à Amélie Munier-Romilly, Taymouth, 26 octobre 1828. BPU. D.O. 1945/35.

27 *Ibid.*

28 *Ibid.*

29 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, Taymouth, 8 décembre 1828. BPU. Ms. fr. 5865, ff. 222-223.

30 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, septembre 1828. BPU. Ms. fr. 1232, ff. 163-164.

31 Lettre de Firmin Massot à sa fille Adèle et à Amélie Munier-Romilly, source citée (26 octobre 1828).

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*

34 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, source citée (8 décembre 1828).

35 Lettre de Firmin Massot à sa fille Adèle et à Amélie Munier-Romilly, source citée (26 octobre 1828).

36 Il s'agit de George William Campbell, VI<sup>e</sup> duc d'Argyll, frère de l'ami de M<sup>me</sup> de Staél.

37 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, source citée (8 décembre 1828).

38 Une correspondance avec l'actuel duc d'Argyll ne nous a malheureusement pas permis de retrouver cette œuvre. Firmin Massot l'aurait-il emportée avec lui ?

39 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, source citée (septembre 1828).

40 Lettre de Firmin Massot à Amélie Munier-Romilly, Genève, vers avril 1836. BPU. Ms. 3210, fo 105.

41 Langton se trouve près de Duns, dans le Berwickshire, au sud-est d'Edimbourg.

42 BPU. Arch. Baud-Bovy 185.

43 BPU. Arch. Baud-Bovy 272, fo 222.

44 BPU. Arch. Baud-Bovy 186, fo 114.

45 Le IV<sup>e</sup> comte de Breadalbane fut élevé au rang de marquis de Breadalbane en 1831.

46 Catalogues des ventes Christie's des 4, 5 juin et 15 juillet 1886.

47 L'origine de cette attribution erronée à l'Ecole écossaise n'a pu être retrouvée. Elle a beaucoup surpris le conservateur de la Scottish National Portrait Gallery à Edimbourg, qui nous a affirmé que ce portrait ne pouvait en aucun cas être attribué à l'Ecole écossaise.

48 Ce portrait a-t-il été cédé à la comtesse de Breadalbane en 1925 par Thomas Grenville?

49 «Buff waistcoat» selon Mrs Baillie-Hamilton (littéralement: «gilet couleur de chamois»). Ces couleurs sont indiquées en marge du dessin crayonné par Mrs Baillie-Hamilton.

50 Au Musée d'art et d'histoire de Genève, Inv. 1931-15 et 1910-145. Cf. les références données dans la note 20, et Valérie Louzier-Gentaz, *Firmin Massot et Château-Blanc*, Genève, 1995, pp. 41 et 51.

51 Lord Glenorchy fit en effet une brillante carrière politique, cf. Rev. W. A. GILLIES, *op. cit.*, p. 211.

#### Remerciements:

J'adresse mes plus vifs remerciements à M. Jacob Simon de la National Portrait Gallery à Londres, à Barbara Hilton-Smith du Courtauld Institute of Art à Londres, au Dr Rosalind K. Marshall de la Scottish National Portrait Gallery à Edimbourg, à Julia Lloyd Williams de la National Gallery of Scotland à Edimbourg, au duc d'Argyll à Inveraray Castle, à Andrew et Barbara Mactaggart à Fortingall.

Je souhaite également remercier pour leur précieux soutien Jean-Marie Louzier, Marc et Rozenn Babin, Melchior et Jeanne de Vogüé.

#### Crédit photographique:

Witt Library, Londres: fig. 1.

Photo Denis Ponté, Genève: fig. 2.

Photo V. Louzier-Gentaz: fig. 3.

Bibliothèque publique et universitaire, Genève, photo J.-M. Meylan: fig. 4.

Scottish National Portrait Gallery, Edimbourg: fig. 5.

